Édouard Duquet

Pierre et Amélie

Vertiges
JEAN YVES COLLETTE ÉDITEUR

Vincent van Gogh (1853-890), *Roses* (1890),
National Gallery of Art (NGA), Washington, États-Unis.

Préface

« Vous perdez votre temps à écrire ce livre, m'a dit un assez bon juge en littérature, il renferme certainement quelques beautés et vous n'êtes pas sans aucun mérite d'oser, le premier en Canada, faire entendre les sons d'une espèce de lyre bucolique ; mais comment pensez-vous que notre public habitué à feuilleter les pages d'Alexandre Dumas, de George Sand, de Frédéric Soulié et de beaucoup d'autres romanciers contemporains, accueillera une pastorale ? On n'aime peu sous les lustres brillants des salons, à entendre causer l'habitant de la chaumière, et le riche ne se soucie guère des malheurs d'une pauvre famille. »

Il avait peut-être raison, cet homme, mais j'ai vécu sous le chaume : les champs, les bois, les collines, les montagnes disent beaucoup plus à mon âme, que cet amas de maisons qu'on nomme ville ; et j'aime mieux dire le bonheur de la vie des champs, que tracer le tableau des intrigues de la société. On me pardonnera, sans doute, cette humeur bizarre, j'aime à rêver, c'est peut-être là le plus grand défaut de ma vingtième année.

« Notre grande et belle nature, dans sa variété infinie d'aspects, n'est-elle pas bien faite aussi pour tenter les brillantes imaginations. C'est pourtant le sentiment de la nature qui manque le plus à nos écrivains.

« Nos hivers attendent encore leur barde. Chantons nos campagnes, nos grands bois, nos chaînes de montagnes », a dit monsieur Hector Fabre, dans une causerie sur la littérature canadienne.

Je regrette fort de ne pouvoir être le barde de nos hivers et de nos campagnes ; mais qui sait si on ne reposera pas à l'aise en respirant les parfums de la solitude où je fais asseoir mes deux amants ?

Je crois enfin que le public ne me saura pas mauvais gré de la publication de ce petit ouvrage, où j'essaie d'être utile à mes compatriotes, à mon pays : puissé-je réussir ! c'est là mon unique vœu.

Édouard Duquet

Québec, 12 septembre 1866

I

C'ÉTAIT UN JOUR DE JUILLET, le soleil était à son déclin ; Québec dont les sites grandioses et pittoresques semblent être élevés pour les contemplations enivrantes et les douces rêveries de l'âme poétique, n'avait plus à souffrir de la chaleur intense de l'astre qui marque nos journées ; seul, le front élevé du promontoire était sous l'influence de ses feux horizontaux.

Fatigué du bruit strident et monotone de la cité, des cris indéterminés du peuple, du roulement des voitures sur le pavé retentissant, des rumeurs de la foule qui se choque, se heurte, se coudoie en tous sens ; respirant avec peine cet atmosphère lourde, chargée d'épaisses vapeurs, de fumée et de poussière, que le moindre souffle du vent se plaît à faire tourbillonner dans le cadre étroit des rues, je voulus reposer mes esprits en portant mes pas dans la campagne.

À la vue des tableaux riants de la nature, si on y ajoute cet air pur qui s'élève comme un baume du sein des champs et du feuillage odorant des vallons, je me sentis un tout autre homme. Quelle douce métamorphose ! Oh ! que j'aime à fuir les clameurs bruyantes de la ville, pour aller m'asseoir sous le vieux chêne touffu de la ferme, au milieu d'une pauvre mais honnête famille de laboureurs ! Ici, règnent la paix et la joie innocente du cœur ; ici, n'ont jamais paru sous leurs formes hideuses, l'ignoble jalousie, l'intrigue rampante et l'égoïsme qui pullulent chez les riches et les grands du monde.

Que j'aime à jouir de l'entretien franc et naïf de ces gens de la nature ; si je veux m'instruire, j'interroge un vieillard, il me raconte ses aventures ; ses cheveux argentés ne couvrent sa tête qu'à demi ; il a vécu sous le chaume, il ne veut ni ne peut feindre ; il parle avec cette franchise, cette droiture de cœur qui n'entre jamais dans les propos factices de l'homme corrompu de la société ; il m'intéresse, il m'attendrit même. Sa vieille épouse, qui file en fredonnant la complainte de ses aïeux, jette ses yeux sur nous pour les reporter ensuite sur une madone collée par quatre épingles à l'un des murs de l'appartement désert ; c'est que cette image lui a été propice depuis le début du songe de sa vie. Ceux-là seuls sont heureux qui ne connaissent que Dieu, et qui croient qu'il n'y a pas d'autre monde au delà de leur paroisse.

Cependant, j'arrivai au pied d'une colline dont l'aspect pittoresque avait attiré mes regards, qui y demeuraient attachés ; de jeunes sapins en couvraient la cime, d'où s'élevaient bizarrement quelques rochers enveloppés d'une épaisse couche de mousse, dont la verdure n'avait pas encore pâli sous les chaleurs de l'été ; au centre d'un vallon bien cultivé, qui s'étendait à sa base, serpentaient les ondes transparentes d'un large ruisseau.

Ces lieux me parurent favorables à la méditation ; j'allai m'asseoir sur un endroit qui commandait une vue immense ; le côté oriental de la ville s'offrait en face de moi, les toits pointus de ses maisons et de ses églises avec leurs hautes tours resplendissaient comme autant de réverbères sous les feux du soleil couchant ; à ma gauche, une portion du fleuve apparaissait avec ses gros navires à l'ancre, et ses barques louvoyant la voile penchée et arrondie comme le flot qu'elle effleurait ; dans une perspective lointaine, des montagnes, confondues avec les nuages descendus à l'horizon, et, sous mes pieds, la plaine, déroulant les trésors de ses diverses floraisons, teintes de couleurs charmantes et variées, l'élégante rusticité des maisonnettes, des étables, des granges, et la fraîcheur des ombrages et des rivières. Je ne sais quoi de grand, de sublime, s'emparait de mon âme à la vue de cette variété d'objets représentés avec tant de charmes dans le cadre sans borne d'une nature infinie ; en nous élevant au- dessus du séjour des mortels, il nous semble que l'imagination, débarrassée des choses vaines du monde, s'élance plus agile vers les régions de la Divinité.

Cependant, un incident vint tout à coup me tirer de cette douce mélancolie, et attira bientôt toute mon attention ; je vis un homme dont la vieillesse avait littéralement blanchi une longue barbe que le vent faisait frissonner sur sa poitrine ; sa démarche était lente, et son corps incliné vers la terre annonçait le fruit mûr que la main de Dieu allait bientôt cueillir ; il passa près de moi sans paraître me voir, et alla s'asseoir sur un arbre tombé de vétusté au bord d'un ravin, au fond duquel j'aperçus en m'élevant sur la pointe des pieds une croix couverte de mousse que le vieillard regardait dans une attitude pensive.

Cet humble monument élevé sur le penchant d'une colline déserte, m'attendrit beaucoup ; quelle cendre reposait à ses pieds ? cet homme pouvait m'en instruire et je le lui demandai :

— Mon père, lui dis-je, pardonnez si je trouble votre silence ; je viens pleurer sur cette tombe qui vous est chère sans doute ; elle renferme peut-être les dépouilles d'une épouse ou d'un enfant chéris ; souffrez que je partage votre douleur, j'aime à avoir ma part du fardeau des malheureux.

— Plût à Dieu, répond le vieillard, en jetant sur moi des regards étonnés et humides ; plût à Dieu que ce fût un de mes proches qui reposât sous cette croix ; j'aime sous ces rochers, a été une famille vertueuse !... leur histoire est touchante, mon fils.

— Ô mon père, daignez satisfaire ma curiosité, racontez-moi cette histoire.

— Je le veux bien, mais il est tard, le soleil va bientôt se coucher ; rendez-vous à ma cabane, vous y attendrez le retour de l'aube ; c'est une pauvre maisonnette, mais elle vous plaira, j'en suis sûr, si vous êtes touché des aventures dont elle fut le siège.

J'acceptai avec plaisir cette proposition généreuse, et nous arrivâmes à sa demeure, qui n'était qu'à quelques pas du ravin, je ne me lassais d'admirer l'élégante simplicité qui régnait dans la cabane du vieillard : je croyais avoir sous les yeux la grotte du vertueux Philoclès, dans l'île de Samos, où il vivait du travail de ses mains, oubliant dans son heureuse pauvreté les hommes ingrats et trompeurs. Un lit d'immortelles, une chaise en jonc et une table formaient tout son ameublement, un chien et un gros chat ronflaient près de l'âtre, d'où s'échappaient une légère fumée et quelques étincelles pétillantes; autour d'un mur de cèdre odorant étaient appendus les tableaux des pères de la patrie, que le vieillard, mû par les sentiments sacrés du patriotisme, me dit avoir peint dans sa solitude. Il voyait, rempli d'une noble ardeur, jeter les fondements d'une ville sur les débris de Stadaconé; puis Montcalm, la figure rayonnante de gloire, foudroyant avec le feu des batailles les phalanges vaincues d'Abercromby; puis enfin Lévis, debout sur le tillac d'un navire étranger, fuyant les rives chéries du Saint- Laurent en portant des regards tristes et rêveurs sur le haut de la sombre citadelle, où flottaient les couleurs d'un étrange drapeau... Ô brave chevalier, en vain, tu voulus laisser tes os sur la plaine qui redira ta gloire aux siècles à venir, il te fallut comme l'illustre fils d'Anchise abandonner la cendre de tes frères sous les débris fumants de leur cité mère...

Après avoir minutieusement examiné cette demeure de la paix et des souvenirs, j'allai m'asseoir avec mon vieil hôte, hors de la cabane, sous les rameaux jaunis d'un vieux sapin. L'orbe agrandi du soleil s'enfonçait sous un horizon pourpré, ses derniers rayons teignaient des vives couleurs du carmin le bord des nuages suspendus immobiles aux portes du couchant; l'ombre calme de la nuit s'étendait sur les champs; le laboureur laissant ses travaux, entrait sous son toit, unissant ses derniers chants aux bêlements de son troupeau qu'il conduisait à l'étable. Le murmure lointain des eaux, les soupirs de la brise du soir dans les branches de l'arbre sous lequel nous étions assis, les tintements graves et religieux de la cloche du hameau, les aboiements lents ou précipités des chiens, répétés par les échos prolongés du vallon, formaient les derniers bruits du jour mourant. La lune glissa lentement dans la voûte bleu du ciel, où scintillaient des millions d'étoiles, et sa clarté craintive et rêveuse illumina la colline et le vallon, où se dessinait gigantesque l'ombre mouvante des arbres.

Alors, le vieillard, surexcité par les beautés inappréciables autant qu'indescriptibles d'une belle nuit, me fit la narration suivante, qu'il commença ainsi :

II

En 1632, un jeune homme, d'une pauvre mais honnête famille de Québec, nommé Léopold, vint s'établir au milieu de ce vallon encore vierge de culture, sans autre ressource que les ustensiles strictement nécessaires au défrichement d'une terre ; mais son courage, joint à une persévérance invincible, suppléa à tout, et ses efforts furent bientôt couronnés de succès.

Les arbres réduits en une cendre féconde ne redirent plus les échos de la cognée triomphante ; le soc tranchant de la charrue déchira les entrailles productives de la terre, et une moisson abondante vint sourire au laborieux Léopold, largement récompensé de ses incessants labeurs. Voyant l'état progressif de son petit domaine, il voulut se bâtir une habitation forte et durable, sur un endroit d'où il pût embrasser d'un seul coup d'œil toute l'étendue de son vallon ; il choisit en conséquence la place où nous sommes assis, et éleva cette cabane que j'habite depuis bien des années. Une épouse, qui lui ressemblait en vertu, vint partager son bonheur ; mais, depuis cette union que le ciel semblait bénir, un an s'était à peine écoulé qu'elle mourut quelques jours après avoir donné la lumière à un fils, qu'elle nomma Pierre, en mémoire du grand saint qui lui avait été souvent propice dans ses fréquentes invocations.

Léopold restait seul avec son fils, qui tout en le consolant de la perte de sa compagne, ne lui en faisait pas moins verser de larmes ; « pauvre petit, disait-il souvent, si jeune être privé des douceurs d'une mère ! » Mais la Providence qui veillait sur le jeune Pierre, lui envoya une seconde mère. Léopold avait une sœur nommée Clothilde, dont le mari venait de perdre la vie dans une expédition contre les sauvages ; cette jeune et brave femme supportait le poids de son malheur avec la résignation d'une bonne chrétienne ; mère depuis deux lunes, elle ne vivait que pour sa petite fille, Amélie, dont le seul sourire suspendait toutes ses peines. Léopold et Clothilde connaissaient l'analogie de leur caractère ; depuis leur enfance ils n'avaient cessé de se témoigner le plus vif amour et la plus grande sympathie ; ils étaient frappés d'un même sort, ils voulurent partager ensemble leur malheur et élever leurs enfants sous un même toit.

Le jeune Pierre trouvait déjà une seconde mère dans Clothilde ; et Léopold pouvait désormais s'éloigner de son habitation, et s'occuper des divers travaux de sa ferme. Au printemps, la neige fondue se précipitant par torrents de tous les points de cette colline, tenait trop longtemps le domaine inaccessible à la herse ;

pour obvier à ces inconvénients, Léopold creusa de nombreuses rigoles de larges et profonds fossés, qui portèrent bientôt toutes les eaux superflues dans le ruisseau que vous voyez fuir au milieu du val ; son lit profond recèle toujours une eau abondante et pure pendant les plus grandes chaleurs de l'été, et désaltère les troupeaux. Cet homme laborieux ne pouvait souffrir le moindre désordre dans l'arrangement de sa ferme ; ici le terrain était propre à voir mûrir le mil ; là, le blé devait onduler à flots pressés ; sur la pente de ce coteau sablonneux, la patate étalerait la verdure de son feuillage et le maïs roulerait en nappes d'or ; aussi était-il immensément récompensé de ses soins minutieux.

Pour Clothilde, elle s'occupait des travaux qui étaient de son ressort, une propreté continuelle régnait dans l'habitation ; les toisons, les toiles qu'elle lavait au courant d'une onde pure le disputaient en blancheur à la neige. Le soir, tandis que ses nourrissons dormaient leur sommeil d'ange, dans un même berceau, elle courait, la tête nue, et le seau au bras, dans un coin du parc, appelant et la vache oisive, et la chèvre errante qui accouraient à sa voix lui présenter leurs mamelles gonflées, d'où elle faisait jaillir entre ses doigts, un lait plus pur que le miel fraîchement extrait de l'alvéole parfumée. Après le dernier repas du jour, Léopold, fatigué d'un travail rude, prenait le frais sur le seuil de sa cabane, poussait vers le ciel en ondes argentées la fumée de sa pipe, prêtait l'oreille aux gémissements de ses troupeaux, au froissement du feuillage sous la brise nocturne, ou partageait les tendres caresses que prodiguait Clothilde aux deux jeunes orphelins.

Si les chagrins ne peuvent fuir les maisons superbes, les salons brillants d'orgueil, ils s'envolent et disparaissent sous le beau ciel qui couvre la verte couche des campagnes. C'était sous l'humble toit d'un chaume que Léopold et Clothilde oubliaient leur malheur ; c'était sous un toit où séjournait la vertu que se développaient Pierre et Amélie. Déjà ces deux jeunes enfants commençaient à se témoigner un attachement assez sensible ; et, comment pouvait-il en être autrement ? Ils avaient sucé le même lait et dormaient dans le même berceau. Que pouvait dire la nature à leur jeune cœur, si ce n'est : « aimez-vous. » Leur séparation, quelque peu longue qu'elle fut, était toujours suivie de longs cris de douleur, qui, dès leur réunion, faisaient soudainement place aux caresses et aux sourires. Sitôt qu'ils purent marcher, main en main, ils franchirent le seuil de la cabane, et essayèrent leurs premiers pas sur le gazon, manifestant leur étonnement de fouler, pour la première fois, un sol qui leur était inconnu. De même le jeune habitant des airs quitte pour la première fois le nid maternel ; d'abord craintif et joyeux, il voltige de branche en branche, jusque sur la cime onduleuse de l'arbre, d'où il jette un regard inquiet sur l'empire qu'il doit fendre de son aile. Clothilde les trouvait souvent endormis à l'ombre des arbres qui environnaient la cabane, dans les bras l'un de l'autre, visage contre visage et confondant leurs douces haleines.

Ô enfance, qui pourra dire tes douceurs et tes charmes ! quel est l'homme qui, au milieu des tempêtes de la vie, pourra se transporter en imagination vers ses premières années, sans que ses yeux versent à flots l'amertume de son cœur !

Cependant, plus ces jeunes enfants grandissaient, plus les liens de l'amitié les unissaient fortement l'un à l'autre ; Pierre était rempli de complaisances pour Amélie, qu'il appelait sa sœur ; et celle-ci agissait de même à l'égard de son frère. Ils faisaient la joie de leurs parents ; et les habitants des chaumières voisines les citaient à leurs enfants comme des modèles de douceur et d'obéissance. Léopold les instruisait de la religion, sans laquelle l'homme, quel qu'il soit, ne peut goûter le vrai bonheur ; il leur enseignait à lire, et ne voulait pas qu'ils en sussent davantage ; ils en sauront bien assez, disait-il, pour servir Dieu et cultiver notre vallon ; le soir à la clarté tremblotante d'une bougie allumée dans la cabane, il leur faisait la lecture de quelques parties de l'Évangile, qu'il savait propres à leur inspirer l'amour et la crainte de Dieu. Une aussi douce éducation s'unissant à la pureté de leur jeune cœur, les rendait les plus heureuses créatures du monde.

Amélie commençait à s'occuper des travaux qu'exigeait l'entretien du ménage ; elle déployait un zèle et une intelligence qu'on ne trouve que très rarement chez une jeune fille de son âge ; déjà, elle maniait la quenouille avec toutes les grâces de sa jeunesse, les filandres dorées du chanvre se tordaient comme par enchantement entre ses petits doigts d'ivoire. Sa mère n'était jamais veuve de son secours, quand elle lavait les habits du dimanche ; ceux de son frère occupaient surtout son attention, elle avait toujours soin de les lui porter, en lui disant qu'ils étaient très propres, qu'elle avait pris toutes les précautions possibles pour les rendre dignes de lui ; Pierre la remerciait par un baiser, et lui mettait sur la tête une couronne de fleurs, dont l'écarlate contrastant avec la blancheur de son visage, ajoutait encore à sa beauté ; Amélie, fière de sa parure, qu'elle n'aurait pas échangée pour toutes les couronnes des rois, courait se regarder dans le cristal d'une fontaine voisine, et se présentait ensuite devant sa mère, tenant Pierre par la main ; alors les tendres caresses maternelles ne leur laissaient plus rien à désirer, ils ne pouvaient imaginer d'êtres plus heureux qu'eux.

Pierre se rendait déjà utile à son père qu'il suivait aux travaux des champs ; tantôt, muni d'une légère pioche, il coupait les mauvaises herbes, le charbon aride sur le sillon où croissait la patate ; ou un râteau en mains, il glanait, ça et là, les épis épars sur le sol. Quand il travaillait avec son père et sa mère à l'extrémité du vallon, Amélie leur apportait le repas du milieu du jour. À midi, le visage tourné au levant, Pierre disait à ses parents : « L'ombre s'allonge droit à mon côté, les troupeaux cherchent l'ombrage ; je vois venir Amélie ; » il disait, et toute la famille allait s'asseoir en rond près des ondes cristallines d'un ruisseau, sous un arceau verdoyant et fleuri ; Amélie puisait de l'eau dans une cruche de terre, et déployait sur le gazon une nappe d'un lin plus blanc que l'écume des cascades ; et les convives commençaient leur repas champêtre ; une viande saine et agréable, un pain du plus pur froment, des patates d'un goût délicieux, des œufs frais, du lait de chèvre dans des vases d'écorce de bouleau, encore teints de l'incarnat des fraises que Pierre avait cueillies dans la prairie voisine, et qu'il distribuait en parts égales pour le dessert, étaient la nourriture que ces heureux enfants de la ferme préféraient aux mets exquis et variés dont la sybarite nonchalamment assis sur sa couche, se regorge à foison. Après le repas, mollement étendus à l'ombre de la voûte feuillée, une légère brise, embaumée de l'odeur des moissons, les invitait au sommeil. Une heure de repos, et les travaux recommençaient avec une nouvelle ardeur ; les épis grinçaient en tombant sous les efforts de la faucille tranchante ; sous leurs mains laborieuses, les gerbes s'érigeaient en bataillon, fortement liées par les cimes pourprées avec le frêle osier ou l'aune humide des marais.

À peine l'ombre de la colline couvrait-elle le vallon qu'Amélie, dont les yeux s'étaient souvent portés vers le couchant et sur les fleurs du val, disait à son frère :

« Pierre, tu es fatigué, le soleil vient de passer sous les montagnes, je ne vois plus ses rayons sur la colline, et le tournesol flétri, penche son front vers la terre ; montons à notre demeure il est temps que tu te repose », puis, avec ses petites mains brûlantes elle essuyait les sueurs qui roulaient sur son front, et tombaient en perles sur ses joues roses. Pierre souriait, serrait sa sœur dans ses bras et la famille s'acheminait vers l'habitation ; Amélie faisait souvent la moitié de la route sur le dos de son frère, qui malgré ses protestations, voulait qu'elle fut trop fatiguée pour marcher jusqu'à la cabane. Arrivés à leur demeure ils prenaient le dernier repas du jour, faisaient la prière en commun et s'endormaient paisiblement aux plaintes d'une onde voisine et aux derniers roucoulements du ramier sur la cime du toit. Sitôt que le chant du coq annonçait l'apparition de l'aube, ils abandonnaient leur couche, et recommençaient leurs travaux.

III

Depuis cette cabane jusqu'à ces masures que vous voyez au levant, Léopold avait planté sur un sol, que ses soins avaient rendu productif, une foule d'arbres fruitiers et autres qui, déjà parvenus à leurs grosseurs naturelles, formaient tout à la fois, un verger et un bocage enchanté ; depuis l'humble arbrisseau jusqu'au sycomore altier, tous unissaient d'un commun accord, leurs fleurs, leurs verdures, leurs feuillages ; entrelaçaient leurs rameaux épais, leurs branches souples et pressées; de charmants contrastes, de riantes perspectives, mille fruits velouteux et ambrés récréaient la vue et ravivaient l'odorat. La plus douce haleine des vents du soir et les brises de l'aurore, se prêtant un mutuel appui, entretenaient sous ces voûtes ombreuses, sous ces massifs épais et fleuris, sous ces allées sombres et silencieuses, une fraîcheur que ne pouvaient altérer les étouffantes chaleurs de la saison où les moissons mûries ondulent en flots d'or. Les oiseaux quittaient la solitude des bois voisins pour venir bâtir leurs nids sous ces ombrages, qu'ils faisaient retentir de leurs chants amoureux. Du haut d'un rocher, qui bornait le bocage, à l'orient, une fontaine jaillissait en nappes de cristal pour tomber ensuite dans un large bassin, dont le pourtour, orné d'une épaisse couche de verdure émaillée de narcisses, de violettes, d'amarantes et de coquelicots, était planté de lauriers roses, d'ormes, de chênes verts et de peupliers; des lianes fleuries s'élançaient au haut de ces arbres, se croisaient en tous sens, fouettaient l'escarpement du rocher et mouillaient leurs feuilles et leurs fleurs dans l'onde jaillissante de la fontaine; suspendues aux branches de l'ormeau les vignes sauvages miraient dans l'eau du bassin leurs grappes azurées.

C'est dans ces lieux d'où ils voyaient là-bas, sur la plaine tantôt calme ou irritée du Saint-Laurent, filer les navires arrivant d'outre mer ou laissant le port de Québec; ici, aux flancs des rochers la chèvre suspendue paître près des buissons, ou les brebis, en prenant leurs joyeux ébats, brouter l'herbe tendre sur la pente du coteau; c'est, dis-je dans ces lieux enchanteurs que Pierre et Amélie venaient respirer les parfums de l'air, ouïr les murmures de la fontaine en faisant jaillir comme deux cygnes, en gouttelettes de rosée, l'onde du bassin sur le feuillage et le gazon d'alentour; je dis comme deux cygnes, car leur beauté, qui, tous les jours, semblait s'enrichir de quelques nouveaux charmes, égalait bien celle de ces oiseaux aux chants harmonieux.

Amélie était dans sa treizième année; sa taille était souple et élancée; son corset laissait déjà voir de légères ondulations; la cire est moins blanche qu'étaient ses épaules grasses et arrondies; de longs cheveux blonds flottaient en touffes dorées sur son cou ou se déroulaient légers chaque côté de ses joues où souriaient les roses de son printemps. L'humidité de ses beaux yeux bleus contrastait singulièrement avec le sourire habituel de ses lèvres et décelait à la fois l'innocence et le contentement de son âme en lui donnant un certain air de mélancolie. Quand elle dansait avec son frère, nu pieds sur la mousse verte du bocage, on aurait dit la fille de Latone, conduisant le chœur des Grâces dans les vallons sacrés de l'ancienne Grèce.

Pierre était d'une complexion plus forte qu'un jeune homme de seize ans sur les bancs d'un collège; sa taille dépassait celle d'Amélie; un sang pur et fort colorait son teint brun, une douceur extrême se peignait dans ses yeux et sur son front, qu'ombrageaient les boucles d'une chevelure d'ébène; sa bouche d'une attitude grave ne paraissait sourire que pour Amélie, pour Amélie, qui était la moitié de son cœur, pour Amélie qu'il aimait plus que lui-même; jamais les échos du vallon ne répétaient les sons doucereux de sa flûte, si elle n'était à ses côtés pour l'encourager d'un geste, d'un regard, et l'accompagner de sa voix fine et vibrante.

Ces jeunes créatures voyait s'écouler au milieu de leurs bons parents des jours de bonheur et de sécurité. Ni le désir des vaines richesses, ni l'envie, ni l'avarice, qui ronge et dévore sans cesse l'âme de ses viles et misérables courtisans ne troublaient jamais cette heureuse famille. Le mensonge et la médisance étaient bannis de leur conversation ; la vérité, que ne peuvent abattre, ni les forces de la puissance, ni l'or des égoïstes, la vérité seule sortait de leur bouche. Servir Dieu, vivre en paix avec ses ennemis et secourir les malheureux étaient leur unique devise.

Le dimanche, sitôt que la fontaine brillait des mille couleurs de l'arc-en-ciel sous les feux horizontaux du soleil levant et que l'hirondelle, en gazouillant, rasait d'une aile rapide, son nid glaiseux sous la fenêtre du chaume, Pierre et Amélie ajustaient leurs habits commodes, propres, mais sans luxe, et s'acheminaient avec Léopold et Clothilde vers l'église de Québec pour y entendre l'office divin. Qu'il faisait beau de voir ces deux jeunes enfants agenouillés devant l'autel sacré du Seigneur, écoutant dans une sainte extase les paroles graves et religieuses du prêtre redisant sous les voûtes du saint temple, devant une assemblée de fidèles chrétiens, comment Dieu, la suprême bonté, voulut expirer au milieu des plus affreuses souffrances, des tourments les plus inouïs, pour les péchés des hommes, pour nous autres hommes que le moindre souffle de sa juste colère pourrait réduire en un je-ne-sais-quoi, en un rien. Pierre et Amélie ne revenaient jamais de l'Église sans distribuer aux pauvres mille présents qu'ils avaient toujours soin d'apporter avec eux ; il leur arrivait même assez souvent de se dépouiller de leurs habits pour en couvrir quelques misérables que la nudité retenait relégués loin des yeux du monde et de la douce lumière du jour. Ces bienfaits ne restaient pas sans récompense, et, qui pourrait en douter, où a-t-on vu la charité être ensevelie dans le silence de l'oubli ? Pierre et Amélie ne pouvaient passer par le chemin qui conduisait à la capitale, sans être comblés de souhaits heureux par ces pauvres gens qui allaient (et ce qui arrivait souvent) jusqu'à les porter à leur habitation sur des branches d'érables, qu'ils arrangeaient en forme de berceau, orné partout de guirlandes de fleurs et de fruits nouveaux.

Qu'ils sont heureux ceux qui savent faire le bien ! ils attirent sur eux la bénédiction du ciel, et ils ont l'amitié des gens qui ne savent pas feindre, des gens qui ne s'affublent jamais du manteau fétide et empesté de l'hypocrisie.

IV

Cependant les granges regorgeaient de l'or des moissons, les troupeaux erraient à l'aventure, de la colline au chaume, du chaume à la forêt ; la grive gourmande, l'agaçante hirondelle et l'étourneau criard migraient sur d'autres plages ; les campagnes dépouillées et jaunies frissonnaient sous le souffle glacé du nord. Une fumée noire et épaisse serpentait sur le toit des chaumes ; à un jour nuageux succédait parfois une nuit calme et brillante ; et de fréquentes brumes matinales enveloppant les montagnes et les vallées dérobaient aux regards les rayons d'un soleil éloigné : c'était l'automne.

Le temps était venu où Léopold et Clothilde avait l'habitude de convier à une grande fête tous leurs amis ; on choisissait, pour rendre la fête plus agréable, une des plus belles soirées de septembre. À peine le jour avait-il fait place à la nuit indiquée, qu'assemblés dans une des plus larges avenues du bocage, on

consumait les gâteaux, les coupes se vidaient au milieu des chants, des ris, de mille anecdotes naïves, mille réparties joyeuses, et la danse commençait avec le plus joyeux entrain. Un des invités, reconnu pour bon musicien, faisait résonner les cordes harmonieuses d'un violon sous les coups précipités de l'archet, pendant que ces pieds frappaient en cadence le sol durci. Pierre, unissant au son du violon les accords de sa flûte, complétait le brillant orchestre. On riait, on applaudissait, on battait des mains ; les jeunes filles souriaient et baissaient la vue en rougissant, on leur avait dit tout bas quelques mots d'amour. Amélie, par l'élégance de son maintien et la grâce de ses mouvements, attirait les yeux de tous les assistants, dont beaucoup d'entre eux reconnaissaient leur bienfaitrice ; mais elle n'osait lever les siens que sur Pierre, qui pressait avec effusion sa main fine et brûlante. La clarté mélancolique de la courrière nocturne illuminait les joyeux danseurs, et dessinait leurs ombres mouvantes sur les troncs mousseux des arbres d'alentour.

Les chants, les jeux et la danse étaient suivis d'histoires de loups-garous, de fantômes et de revenants. On disait comment l'âme d'un enfant mort sans baptême prenait la forme d'une légère boule de feu, qui se plaisait à voltiger dans les lieux tristes et déserts, près de la lisière des bois sombres, ou sur les chemins isolés, pour tromper la route du voyageur nocturne ; comment un homme, métamorphosé en chat noir, pour avoir fui l'église pendant sept longues années, fut ramené à sa nature primitive par une commère qui lui fit jaillir du sang de la tête pendant qu'il s'engraissait du lait de sa laiterie ; ils disaient aussi les plaintes lugubres, les grincements affreux, le sifflement des fouets, les bruits de chaînes entendus sous le toit solitaire d'un château abandonné, les chants langoureux d'un essaim de mauvais génies emportés dans un char aérien pendant le calme de la nuit, une mère avertie de la mort d'un fils éloigné, par les cris d'un effraie sur la pierre funèbre d'un cimetière voisin, ou les ronflements d'un rouet dans un des coins du grenier. Ils n'oubliaient pas les apparitions de parents et d'amis décédés, demandant à voix basse de prier pour la paix de leur âme ; enfin, mille histoires d'un genre analogue à celles-ci étaient racontées avec toute la gravité et la persuasion dont ils étaient capables. Penchés en avant, les yeux fixés sur le conteur, les vieillards comme les jeunes gens n'osaient respirer dans la crainte de perdre un mot du récit ; et les larmes qui brillaient suspendues aux cils de leurs paupières disaient combien leur âme était naïve et leur cœur sensible et bon ; quelques charmantes historiettes ramenaient enfin la gaieté ; la lune avait passé le milieu de sa course, on chantait la dernière chanson, et chacun prenait le chemin de sa demeure, l'âme remplie des innocents souvenirs de la soirée ; et souhaitant déjà avec anxiété de revoir la fin de la prochaine moisson pour fêter de nouveau, en l'honneur de la grosse gerbe.

Cependant Pierre et Amélie avançaient en âge, et leur réciproque amour formait tous les jours d'agréables et nouveaux liens ; au bord des ruisseaux, sur les rives du Saint-Laurent, sous l'arbre du désert, dans la caverne rocheuse comme à l'ombre des lianes fleuries de la fontaine, ils disaient, à chaque heure de la journée, dans le langage franc et naïf de leur cœur, combien ils s'aimaient. « Je t'aime, disait Pierre, en s'adressant à Amélie, je t'aime plus que tout ce qui nous environne, plus que mon père, plus que ma mère, plus que moi-même ; si je suis loin de toi, je ne puis vivre, il me semble que l'air ne soit qu'à tes côtés. La nuit, si j'entends les plaintes de la tourterelle sur le toit de notre cabane, je crois t'entendre pleurer ; je me lève, je tremble, je soupire, je respire à peine ; à la faveur d'un rayon tremblant, de la lune, je m'approche de ta couche, je regarde, je te vois sourire ; mon cœur bondit de joie ; je me dis : elle songe à moi mon Amélie ; puis je t'embrasse doucement sur la joue, et m'en retourne dormir plus paisiblement. »

« Pierre, répondait Amélie, en passant ses mains fraîches et mignonnes dans les boucles noires de ses cheveux, et lui appliquant un baiser sur le front, Pierre, mon tendre Pierre, le poisson pourra vivre hors de l'eau avant que mon cœur cesse de t'aimer ; tu es semblable à la vigne enlacée à l'ormeau ; ton cœur est mon cœur ; ton âme est mon âme ; si tu pleures, je ne puis rire ; si tu chantes, je ne puis pleurer ; suis-je triste, tu me parles et mes petits chagrins s'évanouissent comme la brume sous le souffle d'un vent fort. »

Tels étaient les entretiens naïfs de ces deux enfants de la solitude, telle était la sempiternelle harmonie qui régnait entre ces amants de la ferme. Mais une heure vient, et elle vient vite cette heure, où, disant un éternel adieu aux songes dorés et aux innocents plaisirs de l'enfance, il faut abandonner la plage riante de nos premières années ; il faut laisser le port, où l'innocence nous abritait de son aile, et s'embarquer sur une mer orageuse remplie d'écueils, où la mort brandit son sceptre destructeur ; mais soyons courageux et diligents ; que notre œil ne s'abandonne pas au sommeil, et nous aborderons au port désiré.

L'heure d'Amélie avait sonnée ; il ne lui fallait plus à elle, ni les jeux, ni les chants, ni les divertissants et joyeux propos, mais l'ombrage et la solitude des bois ; une profonde langueur ternissait les roses de son teint ; sa démarche était chancelante, sa voix tremblait sous les coups redoublés de son cœur, ses yeux troublés n'osaient se fixer sur Pierre, qu'elle fuyait sans le vouloir, et sans en pouvoir imaginer la cause.

Pierre qui ne comprenait rien aux changements subits que la nature venait d'opérer dans Amélie, la suppliait par les mots les plus tendres de revenir à lui ; « Amélie, disait-il, ma chère Amélie, pourquoi me fuis-tu ? que t'ai-je donc fait pour que tu ne veuilles plus me voir ? dis-le moi, et je veux à l'instant te demander mille pardons ; tu me pardonneras bien, n'est-ce pas... mais tu ne veux répondre ; ah ! je crois que tu ne... hélas ! qu'allais-je dire ? oui tu m'aimes encore, ton cœur ne peut tromper ; mais, je le vois, tu me caches quelque chose ; pourquoi cette tristesse, pourquoi cette pâleur qui couvre ton visage, pourquoi ces larmes dans tes yeux ? ah ! ne pleure pas, je t'en supplie, tes pleurs font plus de mal à mon cœur que la grêle, au froment mûri ; tiens, mange ces poires, ces pommes, ce gâteau ; ils te feront peut-être quelque bien ; prends ces pervenches ; je sais bien que tu aimes le parfum de ces jolies fleurs, et je me suis empressé de t'en faire un bouquet. » « Pierre, Pierre, disait Amélie, en tombant dans les bras de son amant, que tu es bon ! que je t'ai... » ! puis, comme effrayée de ce qu'elle allait prononcer, elle fuyait tremblante dans les plus sombres allées du bocage. Il fallait encore quelque chose pour aggraver les maux de cette pauvre Amélie.

Une des plus étouffantes chaleurs qu'ont ait vues vint désoler cette contrée ; c'était vers la fin de juillet, le soleil semblait vouloir concentrer tous ses feux sur le Canada, tant il causait de ravages ; les ruisseaux étaient taris, les rivières se desséchaient ; et la terre ouvrant ses flancs de toutes parts, aspirait l'eau du ciel, mais, pas le moindre indice de pluie, pas le moindre vent, pas la moindre brise ; l'atmosphère était un fardeau aux poumons, la nuit même n'apportait aucun soulagement, partout la flamme des incendies, partout la fumée, partout des courages abattus.

Amélie sentait le feu courir dans toutes ses veines ; sa santé s'altérait, et sa belle figure, empreinte de la plus profonde mélancolie, perdait tous les jours de sa fraîcheur ; la clarté du jour lui était insupportable : et, la nuit, elle appelait l'aurore. Un soir que les symptômes de son mal semblaient devenir plus graves, elle abandonne sa couche, et s'éloigne de la cabane ; le moindre vent, le moindre bruit l'étonne, elle a peur de son ombre ; elle croit voir Pierre marcher vers elle dans l'obscurité ; elle lui parle, elle court vers lui ; mais, vaine illusion, vaine ombre ; elle porte ses pas au loin sur la colline et crois marcher vers l'habitation ; elle s'égare enfin.

Le temps était calme, l'atmosphère lourde et embrasée ; des montagnes de nuages s'avançaient de tous les points de l'horizon, et couraient sur la surface du ciel ; de brillants éclairs illuminaient leurs flancs ténébreux, et le sourd roulement du tonnerre se perdait dans le lointain.

Pierre, réveillé par le bruit de la foudre, se lève avec précipitation, et, rongé d'inquiétude, il s'approche du lit d'Amélie ; « Amélie, dit-il, réveille-toi, le tonnerre gronde, n'entends-tu pas craquer notre cabane sous les efforts du vent (le vent s'était levé) ? je crois à une tempête très prochaine ; lève-toi pour prier Dieu ! mais tu ne me réponds pas ; où es-tu ? les éclairs blanchissent ton lit, et je ne te vois pas ; Amélie, Amélie, où es-tu ? » criait-il avec anxiété en parcourant les appartements. Léopold et Clothilde se lèvent, éveillés par ces cris, et courent de tous côtés chercher la retraite de leur fille.

Pour Pierre, il s'était élancé hors de la cabane en criant, et appelant Amélie de toute la force de ses poumons, il courait depuis longtemps sur la colline ; ses pieds étaient ensanglantés par les ronces et les pierres de la route, il allait succomber de fatigue quand, soudain, il croit entendre les faibles sons d'une voix humaine ; il appelle, on lui répond, alors, oubliant ses douleurs, plus agile qu'un cerf, il s'élance du côté où il avait entendu la voix, quelle fut sa joie quand il aperçut Amélie ! les deux amants tombent dans les bras, l'un de l'autre, et restent quelque temps ensevelis dans le paroxysme de leur bonheur. Pierre enfin parle le premier.

— Amélie, dit-il, mon amante ma bien-aimée, tu veux me fuir, tu t'éloignes de moi, exposée aux fureurs de l'orage, tu préfères écouter les rumeurs sourdes du vent autour de ces rochers que la voix de celui qui t'aime, sous les vignes de notre bassin ; si ma présence t'est odieuse, dis-le moi, je fuirai le beau soleil de notre contrée ; mes yeux verront en pleurant disparaître à l'horizon les arbres de ma patrie quand, sur le dos de l'océan, je m'éloignerai de notre plage ; mais écoute ; prends garde que ce même océan, m'ensevelissant dans ses ondes, roule mon corps sur les grèves de notre fleuve, tu me verras, tu sauras que je t'aimai ; tu pleureras, mais il sera trop tard !

— Pierre, Pierre, ne parle pas de t'éloigner : tu veux me fuir, veux-tu me rendre plus malheureuse que je ne le suis. Hélas ! si je me suis égarée cette nuit, c'est parce que je croyais te suivre ; ton image est sans cesse devant mes yeux... mais il ne faut pas perdre de temps, l'orage nous menace, nous n'avons pas le temps de nous rendre à notre habitation avant les premières averses, allons nous asseoir sous ces deux sapins, dont les rameaux fortement entrelacés couvrent au loin le sol, c'est un abri que Dieu nous offre, vite, allongeons nos pas dans l'ombre, allons nous mettre à leurs pieds ; mais arrête... avant, prends ceci, c'est un gage éternel de mon amitié ; et elle lui présentait les longues tresses dorées de sa chevelure : cette nuit même, ajouta-t-elle, je les ai coupées pour toi.

Cependant des bruits sourds, semblables aux mugissements des cataractes, s'approchaient avec la vitesse des vents, les éclairs devenaient plus fréquents, et leur effrayante clarté blanchissait le sombre chaos des nuages entassés dans l'espace, la voix imposante de la foudre faisait frémir les monts, les vallons, et semait la frayeur dans l'âme des mortels ; les nues avaient crevé leurs flancs d'où s'échappaient des fleuves et des torrents d'eaux qui, inondant les campagnes, emportaient dans leurs courses rapides et vagabondes, des débris d'arbres et de rochers.

C'est au milieu de ces fracas de la foudre, des vents et de l'orage que nos deux jeunes amants, tremblant de frayeur, se tenaient étroitement embrassés sous les sapins de la colline.

— Mon Dieu, j'ai peur, disait Amélie, je tremble ; où fuir, où me cacher !

— Cache-toi dans mon manteau, dans mon cœur, répondait Pierre, et prions Dieu, il ne nous laissera pas mourir ; nous sommes ses enfants, il nous aime, toi, plus que le lis des champs ; moi, plus que l'oiseau de passage. Courage, Amélie ; les vents cessent, l'orage diminue, les rayons de la lune illuminent la vallée ; et les nuages passant sous la terre nous laissent voir les étoiles et l'azur du ciel ; lève ton front, et regarde ?

— Avant de me lever la tête de ton manteau, dis-moi, si l'arc-en-ciel étale ses belles couleurs sur les arbres de notre colline, et s'il boit dans l'eau de la fontaine du bocage ? Une fumée blanche s'élève-t-elle de la mousse des rochers ?

— L'alouette des prés n'a pas encore quitté son nid, je n'ai pas ouï les chants du coq ; le soleil n'a pas franchi les portes du levant, l'arc-en-ciel ne peut briller, et la fumée du roc, on ne peut la voir avant la chaleur du matin ; mais, j'entends du bruit, les branches craquent sous la pesanteur des pas.

— Je me lève, sauvons-nous, Pierre, que le temps est calme et beau !

— Amélie, reviens sur tes pas, je vois venir mon père et ma mère. Nous nous retrouvons donc, s'écrièrent à la fois Pierre et Amélie, en tombant dans les bras de leurs parents, après quelques heures d'une aussi funeste absence ; qui a pu vous guider jusqu'ici ? Mon Dieu que vous êtes mouillés, que vous paraissez fatigués !

Celui-là même, répondirent Léopold et Clothilde, qui vous a préservés de la foudre, nous a montré le sentier que vous aviez suivi ; mais, quelle imprudence, pourquoi vous êtes-vous éloignés de la maison pendant la nuit, et à l'approche d'une tempête ?

— Mon père, ma mère, répond Amélie, je me suis levée pour prendre le frais sur la colline, et les ténèbres m'ont égarée.

Cependant la famille s'achemine vers l'habitation, et Pierre et Amélie, obtinrent de leurs parents la permission de s'unir dans quelques jours, par les liens sacrés du mariage.

Ici le vieillard interrompit son discours, de grosses larmes tombèrent sur sa barbe ; puis, tirant du fond de son cœur un long soupir, il recommença ainsi :

— Ô mon fils, dit-il, pardonne aux larmes que je répands, il m'est si doux de pleurer quand je fais revivre dans ma mémoire les souvenirs de nos illustres aïeux. Les glaces d'une longue vieillesse circulent dans mes veines, et refroidissent la moelle de mes os ; mais mon cœur s'enflamme et bondit encore dans mon sein pour ces dignes enfants de la patrie. Loin des vains fracas de la foule et des plaisirs brillants des villes, je vis plus heureux dans mon humble chaumière, avec le souvenir de mes pères, que ces efféminés, ces misérables dont le maigre patriotisme décèle la bassesse de leur âme, et la corruption de leur cœur. Ici je jouis de tous les vrais plaisirs qu'on ne peut moins apprécier que sentir, je vois se lever l'aurore et naître les ombres de la nuit, sans que le bruit des hommes ne m'ait troublé ; je vais où je veux aller, et reviens quand il me plaît de revenir. L'or peut ne m'être qu'à charge puisque la nature, la belle et bienfaisante nature s'offre de nourrir et couvrir mon corps ; ai-je soif, je me baisse sur l'humide fougère, sous les aunes verts ; j'écarte les joncs limoneux, je m'approche de la roche mousseuse, partout s'élèvent sous mes lèvres les légers bouillons d'une source ou d'un ruisseau. Il est midi : j'ai faim, mon dîner pend aux arbres ; puis dans les carrés de mon jardin, et sur les tablettes de ma laiterie, n'en ai-je pas assez pour mon souper. Les fatigues ont abattu mon corps, j'ai chassé tout le jour par des sentiers abruptes, des arbrisseaux épineux ont embarrassé ma route ; le sommeil vient fermer mes yeux ; aucun songe, aucun fantôme ne trouble mon repos. La pluie tombe sous mon toit, les hirondelles crient sur ma fenêtre, je me réveille, il est grand jour. Quelle surprise !... je m'aperçois que mes habits ne sont que des lambeaux ; mes brebis accourent de la colline m'offrir leurs toisons ; le rouet ronfle, ensuite vient le métier ; et me voilà avec de nouveaux habits. Mais pour vivre heureux, il faut vivre avec Dieu ; alors je me garde bien de l'offenser ; je le prie, je le remercie à chaque moment du jour ; et les sons de la cloche du hameau ne viennent jamais vibrer à mes oreilles sans que je coure à son saint temple lui demander de m'ouvrir les portes de la céleste patrie. La lecture, cette nourriture de l'intelligence, ce support dans l'infortune, cette éponge des larmes du cœur, la lecture a toujours fait mes plus grandes délices. La Bible, Virgile et le Télémaque ont toujours été les plus grands amis de mes veilles, j'aime à errer dans le désert, écoutant la voix des patriarches et les paroles d'un Dieu sur la montagne de Sion ; mais suivre Mélibée dans les campagnes qu'arrose le Mincio, ou Télémaque dans la basse Égypte, ramenant les douceurs de l'âge d'or, est aussi chose digne d'envie. Vois, mon fils, c'est ainsi que j'ai vu passer un siècle sur ma tête.

VI

Cependant, le jour que Pierre et Amélie avaient toujours attendu avec une si profonde anxiété, ce jour, où ils devaient prononcer les vœux d'une inséparable union, ce jour qui hélas ! devait fixer leur sort, ce jour, dis-je, apparut enfin. L'aube avait à peine doré l'orient, qu'assis sous les peupliers de la fontaine, nos deux jeunes amants s'entretenaient de leur bonheur futur, Pierre s'adressant à Amélie.

— Amélie, disait-il, d'où vient que ma voix tremble et que mon corps frémit quand j'ouvre les lèvres pour te parler ; mon cœur se gonfle, mon esprit se trouble ; je nage dans des régions inconnues, je ne sais où je suis, je ne vois rien autour de moi ; toi seule je te vois ; tu es toujours là comme un ange à mes côtés ; le vent de ton haleine rafraîchit les sueurs de mon visage ; tes yeux ne peuvent rencontrer les miens sans qu'une larme s'échappant comme une brillante perle de ta paupière humide tombe sur la verdure que nous foulons ; tu laisses tomber ta main dans ma main, et ton front se penche sur mon front. Ô Amélie, tu m'enivres de tes charmes ! Quel sera donc notre bonheur demain !

— Je suis faible et craintive comme la fauvette ; je tremble comme le palmier ; je me réfugie dans tes bras comme le poussin, sous l'aile de sa mère ; je me donne à toi, je ne veux plus te quitter ; j'irai où tu iras, ton ciel sera mon ciel ; je partagerai tes fatigues, tes peines, tes joies ; je reposerai où tu reposeras, ta tombe sera ma tombe. Je veux être une épouse digne de toi.

— J'élèverai un autel dans le plus bel appartement de notre cabane, devant lequel, ce soir même, nous irons nous agenouiller ; un missionnaire, un prêtre de Jésus-Christ, sera là devant nous, unissant nos cœurs au nom de Dieu ; tu seras plus aimable que l'ombrage des bois au milieu du jour ; tu me passeras ta main, ton doigt recevra l'anneau des éternelles amours, et les anges donneront le signal de notre union ; nous entendrons des musiques dans l'air, notre bocage inclinera sa cime onduleuse, et les oiseaux feront ouïr l'harmonie de leurs chants. C'est alors, ô ma tendre

Amélie, que tu seras à moi ; en vain, ces traîtres, ces féroces ennemis de notre patrie, voudraient t'arracher à mon amitié, ils n'emporteront un cheveu de ta tête, avant que je n'aie rendu la vie à tes pieds !...

Ces dernières paroles firent pâlir Amélie ; relevant avec précipitation sa tête du sein de son ami, Pierre, dit-elle, d'une voix tremblante, Pierre, les Iroquois ont-ils fait une irruption dans le pays ? hélas ! je m'en doutais ; depuis plusieurs jours j'entends des cris dans la forêt, et je vois de toutes parts s'élever la flamme des incendies ; Pierre, Pierre, je tremble pour tes jours.

— Amélie ma bonne Amélie, répondit Pierre, ne te laisse pas séduire par une vaine crainte ; rappelle-toi de cette nuit que nous avons passée dans l'endroit le plus sauvage de notre colline, exposés à toute la fureur des éléments ; ne sommes-nous pas encore pleins de vie. Oh ! dissipe ces alarmes, je t'en prie ; tiens, donne-moi ton bras et allons nous asseoir dans notre cabane ; nos parents nous attendent sans doute pour le souper ; ce propos ramena la gaieté sur le front d'Amélie et elle suivit Pierre sans résistance.

Cependant le père Garnier, (c'était le nom du missionnaire qui devait marier Pierre et Amélie) qui devait se rendre sur cette colline quelques temps après le coucher du soleil, afin d'échapper à la flèche des Iroquois, n'était pas encore arrivé à une heure déjà avancée de la nuit.

La nuit était sombre et lugubre, de gros nuages couvraient la surface du ciel ; la lune apparaissait derrière ces voiles épais comme la lumière d'un phare à travers la brume. L'horizon était tout rouge de la lueur des incendies qui embrasaient les forêts et les moissons, unique espoir du pauvre colon. La nature était silencieuse ; on n'entendait que les murmures du vent sur les obstacles de son chemin, les chuchotements et le bruit des pas des hordes sauvages qui se tenaient en embuscade dans les bois, ou s'approchaient des habitations pour y saisir leur proie. L'effroyable aspect de la nuit, la crainte des Iroquois, le long retard du père Garnier, tout concourait à semer l'inquiétude dans l'âme de nos jeunes amants ; et toute la famille, retirée au fond de la chaumière écoutait en silence le moindre bruit qui pouvait parvenir à leurs oreilles ; Amélie, agenouillée avec Pierre au pied d'une petite chapelle, que ce dernier avait entourée de branches de sapins et de chênes verts, portait ses regards sur une madone faiblement éclairée par une bougie toujours prête à s'éteindre sous le vent d'une fenêtre voisine ; et des larmes involontaires, qu'elle essayait en vain de cacher à son amant sillonnaient son visage. Pierre, craignant de troubler le silence parle ainsi à voix basse.

— Amélie, ma chère Amélie, nous sommes devant l'autel où le saint père viendra dans quelques minutes bénir notre union ; tout est calme autour de nous, et je te vois pleurer.

— Pierre, répondit tout bas Amélie, Pierre, en regardant cette madone, je me rappelle d'un songe qui, cette nuit, est venu troubler mon sommeil ; et les larmes tombent de mes paupières, sans que j'aie même pensé à en verser : nous étions agenouillés comme nous le sommes à l'instant même, au pied de cette chapelle ; ma main était dans ta main, la joie rayonnait sur nos fronts, nous respirions à peine, et d'une voix qu'entrecoupaient d'amoureux soupirs nous allions prononcer le serment d'union quand, soudain, une harmonie inconnue se fait entendre dans l'appartement, et une femme semblable à cette madone descend sur l'autel au milieu d'un nuage lumineux ; elle promène quelques temps, sur nous ses yeux, où se peignaient la douceur et la bonté, et prononça ces mots d'une voix plus douce que le zéphyr qui ride à peine la surface de l'eau de notre bassin : « mes enfants, dit-elle, la terre n'est pas digne de vos amours, au ciel... » Amélie interrompit son discours ; des bruits de pas et de voix humaines retentissent au dehors ; enfin, comme en proie à quelque sombre pressentiment, elle tombe dans les bras de son ami, lève sur lui des regards suppliants, et termine, d'une voix, forte, ces mots qu'une frayeur soudaine avait suspendus : « Au ciel se fera votre union... » Ô confusion !... ô terreur !... ces dernières paroles étaient à peine sorties de sa bouche que la porte s'enfonce avec un horrible fracas, une troupe d'Iroquois se précipitent écumants de rage sur la famille tremblante qui, réfugiée au pied de l'autel de Marie, faisait retentir la chaumière et les échos d'alentour de leurs cris déchirants. En vain Pierre et Léopold s'efforcent de repousser la hache de ces féroces ennemis ; ils succombent sous le nombre et voient planer sur eux les sombres voiles de la mort... Amélie se jette aux genoux d'un de ces meurtriers, elle embrasse ses pieds qu'elle trempe de ses larmes, et lui demande au nom du ciel, d'une voix entrecoupée de sanglots, la vie de ses parents et de son amant ; sa jeunesse, sa beauté, ses larmes émurent les entrailles de cet homme d'airain, ses supplications n'allaient pas être vaines, lorsque Pierre, Léopold et Clothilde, le corps tout hérissé de flèches viennent tomber à ses pieds, tandis que leur âme s'élance vers la patrie des heureux ; oh ! dit-elle en s'affaissant sur elle-même, « frappez-moi, je veux mourir, je veux suivre ma mère, je veux suivre mon père, je veux m'ensevelir avec Pierre » ; elle dit, et une hache part, siffle et s'enfonce dans son flanc. Telle qu'un tendre palmier qui, ayant été frappé de la cognée du bûcheron, voit ses feuilles se flétrir, ses branches se dessécher ; la sève ne circule plus dans son sein, il meurt, et le vent du désert le précipite sur la rive qu'il a si souvent couverte de son ombre ; ainsi tombe Amélie sur le corps de son amant, le visage teint des violettes de la mort ; elle veut parler, sa voix expire sur ses lèvres ; la flamme du bocage, que les Iroquois avaient incendié en fuyant l'habitation, jette une lueur sanglante dans l'intérieur de la cabane et dessine sur les murs déserts l'ombre de ces malheureuses victimes. Amélie entrouvre sa paupière appesantie que cette effroyable perspective referme aussitôt ; sa bouche murmure quelques paroles, c'était sans doute le nom de Pierre, et elle s'endort pour l'éternité.

Cependant le père Garnier, qu'une mission lointaine avait retardé, arrive tout haletant de fatigue, le corps couvert de sueur et de poussière ; personne accourt au devant de lui, il en est étonné ; « ils dorment ces bons enfants, se disait-il à lui-même, ils ne m'attendent plus ; » il touche à la cabane, il entre, son pied heurte les débris d'une porte ; l'incendie, par un miracle de la providence, s'était soudainement éteint, une profonde obscurité régnait dans la chaumière, le saint père appelle à haute voix, personne ne lui répond ; il allait sortir pour allumer un flambeau quand un rayon de la lune, s'échappant des flancs d'un nuage, vient introduire le jour dans la cabane. À l'horreur du spectacle qui s'offre à sa vue, le saint père ne peut retenir ses larmes, et tombant à genoux, il redit, avec l'accent de la plus profonde tristesse, ces paroles du roi prophète : « Seigneur, écoutez ma voix, et que vos oreilles se rendent attentives à ma prière. Donnez-leur Seigneur le repos éternel. »

À peine le saint missionnaire eût-il prononcé ces mots que, voulant dérober les dépouilles de ces malheureux à la fureur des Iroquois, qui pouvaient revenir à toute minute, il jugea qu'il était à propos de les enfouir sous l'argile, dernière demeure des mortels ; alors, mû par les sentiments sublimes de la religion, oubliant les fatigues dont il était accablé, il creusa au fond du ravin où vous m'avez vu en arrivant ici, une large fosse, et plus d'une de ses larmes trempa la terre qui couvrit bientôt ces infortunés enfants de la ferme.

Après avoir chanté le cantique des morts, et s'être prosterné la face contre terre devant la croix qu'il éleva, pour perpétuer le souvenir de cette famille, à laquelle il adressa un éternel adieu, le père Garnier s'achemina vers d'autres habitations pour consoler d'autres malheureux.

Ô touchante sublimité de la religion, à jamais grande, toujours immuable, quelle voix pourra dire ta gloire ! où trouver des accents pour chanter tes louanges ! Tu parles, ta voix modeste, douce, insinuante, émeut l'âme du pécheur et des larmes de repentir tombent de ses yeux ; tu parles, et ta voix pacifique se fait entendre depuis le palais des rois jusque sous l'humble toit du laboureur. Compagne assidue de l'humanité souffrante, tu la consoles ; pour l'égayer, tu jettes des fleurs sur son passage, tu lui souris, tu l'encourages et lui enseignes à supporter les maux, les vicissitudes de ce bas-monde, en lui montrant là-haut le terme de ses souffrances. Persévérante, infatigable, il n'est d'obstacles que tu ne surmontes pour ramener au bercail la brebis égarée dans de dangereux sentiers. Près de la couche fiévreuse du mourant, tu le réconcilies avec son Dieu ; tu lui dis, et ta voix est consolante, tu lui dis : « Mon fils, tu vas bientôt recevoir la récompense de tes peines. » Enfin, tu viens répandre des larmes et des lauriers sur l'humble tombeau de la vertu.

Cependant le soleil se lève ; mais, point de joyeux chants dans le bocage que la flamme avait réduit en cendre ; les oiseaux voltigeaient tristement autour des cyprès du ravin, et paraissaient déplorer la perte de ceux qui leur donnaient souvent des graines à manger ; les troupeaux assemblés autour de la cabane faisaient retentir le vallon de tristes gémissements : et tous les habitants des chaumes environnants accouraient en foule répandre des larmes et jeter des fleurs sur la tombe de leurs amis et de leurs bienfaiteurs ; plusieurs d'entre eux voulaient même s'ensevelir dans leur fosse, en disant qu'ils ne pouvaient vivre s'ils étaient condamnés à ne jamais revoir Pierre et Amélie.

Hélas ! famille trop malheureuse, amants infortunés, que tout est changé depuis que vous n'êtes plus... ! Ces lieux qui ont retenti des cris joyeux de votre enfance, ces lieux jadis riants et enchanteurs, sont maintenant arides et déserts. Le chardon solitaire élève de toutes parts sa tête grisâtre et désolée. Les bosquets fleuris sont disparus et ont fait place à la ronce épineuse. De tous ces arbres à l'ombre desquels vous vous entreteniez si souvent, en prenant le frais au milieu du jour, à peine en voit-on s'élever isolément quelques troncs mousseux, où le vent des nuits vient souffler et gémir. Cette fontaine, d'où vous aimiez à contempler les flots blanchissants du majestueux Saint-Laurent, qu'est-elle devenue ? on ne peut même dire, elle était là. Cependant le temps, ce fleuve inexorable, qui engloutit tout dans sa course rapide, a voulu conserver votre cabane, marque irrévocable du respect qu'on doit à la vertu héroïque et malheureuse.

C'est sous le toit qui vît naître votre amour que je viens de voir passer ma centième année, c'est à l'âtre autour duquel vous causiez dans vos longues soirées d'hiver que je réchauffe mes membres débiles, quand un vent froid souffle au dehors ; enfin, je ne puis faire un pas sans être frappé de votre souvenir, et que de chaudes larmes coulent sur mon visage chargé de rides. Combien de fois j'ai cru voir, à l'entrée de la nuit, vos ombres chéries, tantôt errer autour de ma cabane, tantôt appuyées sur la croix vermoulue de votre tombeau.

Ici, le vieillard termina son récit, il faisait encore nuit. J'allai au bord du ravin verser des larmes sur l'infortune de ces malheureux amants, et m'acheminai vers les murs de Québec.

Pierre et Amélie,
roman pastoral d'Édouard Duquet (1846-?),
est paru chez J.-N. Duquet, libraire-éditeur,
à Québec, en 1866.

ISBN : 978-2-89668-799-2
© Vertiges éditeur, 2019

– 0800 e lecturiel –

Dépôt légal – BAnQ et BAC

Lecturiels
www.lecturiels.org